

« Not a Love Story »

René Lapierre

Volume 24, numéro 3 (141), mai-juin 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1982). « Not a Love Story ». *Liberté*, 24(3), 96-97.

Cinéma

RENÉ LAPIERRE
RÉJEAN BEAUDOIN

«Not a Love Story»

A film about pornography mon œil. Plutôt un film sur le travestisme, sur la pastorale chrétienne à l'œuvre derrière un déguisement maladroit du féminisme. Un crossage moral, en définitive, grâce auquel on finit par arracher aux femmes (spectatrices, réalisatrices, assistantes, interviewées, etc.) leur consentement à la tristesse et aux larmes devant l'étendue des ravages. Ça grenouille jusqu'à la toute fin dans les sentiments navrés et la tendresse émue, jusqu'aux pleurs (longtemps attendus) de Robin (Mitchell? Ethell? — j'ai oublié son nom), une écrivaine dont le petit garçon bouleversé attendait ce moment précis pour se glisser derrière elle et la consoler en compagnie du mari (un sosie de Paolo Noël), dans une espèce de chromo de la Sainte-Famille. (Remarquons au passage l'insistance particulière de Klein, la principale réalisatrice du film, à jouer sur l'ascendant juif de Linda Lee Tracey, l'ex-strip-teaseuse (devenue co-réalisatrice) qu'elle transforme successivement en prédicatrice et en flic de la moralité avant de l'exhiber finalement en Marie-Madeleine pleurant sur son épaule christique l'horreur de sa vie de pécheresse.) Le film propose d'un bout à l'autre le même tripotage affectif, la conversion et l'angélisme respectifs des deux réalisatrices s'opposant en teintes pastel et miséricordieuses aux violences du *hard core*.

La pornographie s'exerce *effectivement* dans la représentation plus ou moins déviante de la domination sexuelle, mais les femmes n'en sont pas les seules victimes (*et de toute façon* elles n'en souffrent pas uniquement, comme semblerait le souhaiter Bonnie Klein, dans une sorte de déploration scandalisée). Sans arrêt, le discours de la honte repasse en effet ici sur le dos (?) des hommes et les rassemble dans une espèce de coalition mondiale du phallus cruel. Ceux qui restent en marge du complot (sauf Mark Stevens, un ex-acteur de films pornos) sont tellement blanchis et ravalés par le remords qu'ils n'ont plus rien à dire devant l'ampleur de ce qu'on leur fait porter, incapables semble-t-il du moindre discours ou de la moindre pensée, *bouchés* littéralement par l'épaisseur ahurie et coupable (on pourrait jouer sur ce mot) de leur propre pénis. Impossible du reste de ne pas souligner ici que le commentaire du film partage systématiquement l'humanité en «femmes» d'un côté et en «mâles» de l'autre...

Pas un mot par ailleurs sur la lecture faite *par les hommes* de la pornographie, sur l'effet de soumission, sur la domination violente produite *là aussi* par ce discours de la domination des femmes, sur l'humiliation sexuelle que cela implique aussi de ce côté-là du monde, sur le modèle irrecevable et aliénant que cela ramène inlassablement devant eux. Presque tous les hommes, semble postuler le film, sont des violeurs et des tortionnaires. Les autres (les bons) ont perdu leur sexe quelque part et sont maintenant des variétés vieillies de petits garçons timides, fourrés derechef sous les jupes (agrandies) de leurs mères.

R.L.

* *

*

«Le Confort et l'indifférence»

Le film de Denys Arcand a suscité de vives réactions. La campagne référendaire de mai 1980 pose des questions difficiles à la réflexion, a-t-on remarqué, comme si nous ne parvenions pas à disposer du recul nécessaire pour revenir sur un événement qui traîne son cortège de faux espoirs et de dures déceptions.

Le sentiment d'une occasion perdue et qui ne repassera plus, l'autopsie d'un rêve collectif, l'amertume en somme de la